

Comment nourrir une héroïne ?

Sémiotique de la nourriture dans le roman *Ersi* (1922) de
Georges Drossinis et le Roman de Madame *Ersi* (1952-1966) de
Nikos Gavriil Pentzikis

*How Do you Feed a Heroine? The Semiotics of Food in the Novels Ersi by
G. Drossinis and The Novel of Mrs. Ersy by N. G. Pentzikis*

Πώς να τραφεί μια ηρωίδα; Σημειωτική της διατροφής στο μυθιστόρημα Έρση
(1922) του Γ. Δροσίνη και στο Μυθιστόρημα της κυρίας Έρσης (1952-1966) του
Ν. Γ. Πεντζίκη

Anastasia Danaé Lazaridis



Éditeur
INALCO

Édition électronique

URL : <http://ceb.revues.org/6449>
DOI : 10.4000/ceb.6449
ISSN : 2261-4184

Édition imprimée

ISBN : 978-2-85831-230-6
ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Anastasia Danaé Lazaridis, « Comment nourrir une héroïne ? », *Cahiers balkaniques* [En ligne], Hors-série | 2016, mis en ligne le 16 mars 2017, consulté le 23 mars 2017. URL : <http://ceb.revues.org/6449> ; DOI : 10.4000/ceb.6449

Ce document a été généré automatiquement le 23 mars 2017.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons
Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Comment nourrir une héroïne ?

Sémiotique de la nourriture dans le roman *Ersi* (1922) de Georges Drossinis et le Roman de Madame *Ersi* (1952-1966) de Nikos Gavriil Pentzikis

How Do you Feed a Heroine? The Semiotics of Food in the Novels Ersi by G. Drossinis and The Novel of Mrs. Ersy by N. G. Pentzikis

Πώς να τραφεί μια ηρωίδα; Σημειωτική της διατροφής στο μυθιστόρημα Έρση (1922) του Γ. Δροσίνη και στο Μυθιστόρημα της κυρίας Έρσης (1952-1966) του Ν. Γ. Πεντζίκη

Anastasia Danaé Lazaridis

- 1 *Ersi*, l'une des filles de Cécrops, roi mythique d'Athènes, éprise la rosée, goutte diaphane qui perle, est l'héroïne en titre et l'emblème du roman de Georges Drossinis publié dans la capitale grecque en 1922¹ avec l'envoi : « REÇOIS-LE - SINON COMME UNE BELLE OFFRANDE/SUR LE SOCLE EN MARBRE D'UN DIEU/DU MOINS COMME UNE HERBE MODESTE SURGIE/DES DÉBRIS ULTIMES D'UN TEMPLE DE L'ANTIQUITÉ ».
- 2 Quoique la carrière littéraire de Drossinis, né à Plaka en 1859, se fût déroulée à l'ombre de Costis Palamas (1859-1943), sa réputation comme poète et prosateur n'était plus à faire². L'héroïne et la thématique de son *Ersi*, « (...) le roman du regretté et honoré académicien et poète George Drossinis, connu et apprécié de toute jeune fille sentimentale », nourrira une trentaine d'années plus tard – soit une génération – l'obsédante quête d'une « vie de rêve » du très paradoxal Nikos Gavriil Pentzikis, auteur emblématique de l'école littéraire de Thessalonique, qui s'en inspirera pour écrire sa propre lecture du thème sous le titre *le Roman de Madame Ersi*³.

Élève dans les dernières classes du lycée, je n'avais pas simplement lu le livre, mais je formais des rêves de relations amoureuses en ayant ce texte pour idéal. Pourquoi ces rêves ne pourraient-ils devenir réalité ? Qu'est-ce qui nous empêche de mener une vie de rêve ?

(PENTZIKIS, 2005, 53)

- 3 La quête d'une « vie de rêve » se confondant avec celle d'une *Ersi* deviendra le moteur de l'errance du jeune narrateur à travers le labyrinthe de l'écriture, car en renonçant à « gagner une *Ersi* » il semble que l'on risquerait de perdre le grand pari de la vie :

J'aurais été alors tout simplement un homme déçu, quelqu'un qui aurait cessé de croire à la beauté de la vie, de l'amour et du mariage, si je n'avais pas connu par hasard Pavlos et sa femme, voyant ainsi combien de vérité et de réalité contenaient les formes idéales du sentiment dans le roman de Drossinis, que j'avais condamné comme capable de convaincre seulement quelques oies blanches du bon vieux temps d'avant la Grande Guerre européenne.

(PENTZIKIS, 2005, 57)

Qui est Ersi ?

- 4 Mais qui est cette Ersi, épouse de Pavlos Rodanos, convoitée par un jeune homme perdu dans l'espace-temps chaotique de sa vie supposée réelle et cherchant son salut dans le commerce quotidien avec des personnages fictifs ayant consistance de réalité ?

Tout d'abord, quel que fût l'âge supposé de Pavlos et d'Ersi en 1912, l'été pendant lequel est décrite leur vie dans le roman, et si nous admettons qu'ils sont encore vivants, âgés de soixante ou soixante-dix ans, ayant surmonté toutes les circonstances et destinées anormales qu'entretemps notre patrie a connues, guerres, esclavage, famines et blocus, comment est-ce possible qu'ils soient les mêmes, tels que je les vois, jeunes et beaux, dans leur maison où je leur rends souvent visite et où nous discutons, calmement et doucement, pour la plus grande satisfaction de mon âme qui se réjouit comme si elle vivait dans un rêve. Faisant un tel commentaire du texte de Drossinis et prétendant que Pavlos et Ersi vivent en réalité, que je les ai connus quarante ans après l'époque où l'auteur les place, je crains qu'il ne se trouve pas un homme pour prendre ma défense contre le reproche que je suis fou. Je ne savais donc plus du tout que faire, vu que je ne me décidais pas à renoncer à la narration d'une histoire que je vivais réellement et qui était la plus grande satisfaction de ma vie, je pourrais presque dire son but en soi.

(PENTZIKIS, 2005, 57-58)

- 5 On serait en droit de se demander ce qu'il en est de l'héroïne propre à Drossinis et d'essayer d'entrer dans l'intimité du personnage de la *Ersi* de 1912. Le roman comporte deux parties, « GRÂCES » (ΧΑΡΙΤΕΣ) et « ÉRINYES » (ΕΡΙΝΥΕΣ).
- 6 Dans le premier chapitre se met en place le cadre spatio-temporel de l'intrigue : un matin de mai 1912, en mer Égée, des pêcheurs, au lieu d'une bonne prise de poisson au large d'une petite île jamais nommée, font l'étrange découverte sur le rivage d'un enfant terrorisé, enfermé dans un sac tel un animal – cochon, agneau ou cabri – qui se débat comme un enragé mais ne parle pas.
- 7 Ersi apparaîtra au deuxième chapitre, à la fenêtre donnant sur la mer de la maison blanchie à la chaux, face au rivage et en retrait du village : une tête féminine radieuse aux cheveux noirs dénoués retombant sur des épaules demi-nues, le vêtement matinal blanc laissant sa nuque à découvert, son âme absorbant, avec les premiers rayons du soleil, la beauté de la nature qu'elle contemple euphorique. De la fenêtre de la chambre voisine, Pavlos, son mari, la surprend en « l'arrosant » d'une poignée de pétales de rose dont la fraîcheur, la rosée lui donne de légers frissons ; Ersi est placée sous le signe de la grâce, de la sensualité enjouée et de la fraîcheur, comme son nom l'indique dès le titre du roman.
- 8 Le jeune couple Pavlos Rodanos, archéologue, et Ersi, mariés depuis trois ans après une rencontre – et un coup de foudre – dans le musée de l'Acropole, encore sans enfants,

effectue un séjour sur l'île d'avril à octobre, en partie pour passer l'été loin des grosses chaleurs d'Athènes, mais aussi pour que Pavlos étudie sur place la topographie de l'île et la prospekte en vue d'éventuelles trouvailles archéologiques.

- 9 Ersi est invitée par son mari à prendre le petit déjeuner, « alors qu'il fait encore frais », dans leur « kiosque », sorte de poulailler noyé dans la clématite et le chèvrefeuille, à l'arrière de la maison. À décor sobre – une table en bois et deux escabeaux – repas frugal. Le petit déjeuner comporte du café avec du lait de chèvre fourni par Chalastaras, qui leur procure aussi des poules et des légumes ; propriétaire d'un des cafés-épicerie du village, il triche quelque peu sur la qualité et le prix des produits : il coupe le lait avec de l'eau, sa balance est certainement faussée, à ses « bons clients » – dont les Rodanos – il vend les poissons que lui-même achète aux pêcheurs en doublant leur prix. Seul « luxe » du petit déjeuner campagnard au kiosque, un panier peu profond au milieu de la table, « rempli de grandes mûres blanches, fraîches et croquantes ».

Le rituel de la table et le marché

- 10 Plus que les aliments eux-mêmes, c'est le rituel de la table qui compte dans les descriptions du narrateur omniprésent, omniscient et peu avare de ses commentaires : Pavlos attend qu'Ersi lui verse son café, mais ce matin, d'humeur badine et boudeuse, elle néglige ostensiblement ses devoirs d'épouse aimante et ne verse du café que dans sa propre tasse. Pavlos prend alors une mûre, la plus grande, la lave lentement dans un verre d'eau et la porte à sa bouche : Ersi, « rapide et habile comme une hirondelle qui attrape au vol de minuscules papillons », se rapproche et lui en prend la moitié, « avec ses petites dents blanches acérées ». L'amusant partage de nourriture conjugal se poursuivra, tel un délicieux jeu amoureux, et ne sera interrompu que par le bruit des pas du cheval de l'agoyate et facteur improvisé barba Xefteris, figure caricaturale, comique mais sympathique, de l'ivrogne du village ; le couple adopte alors le cérémonial convenu du petit déjeuner bourgeois : « (...) Ersi, avec la solennité d'une noble maîtresse de maison, versa le café et le lait à Pavlos et tous deux commencèrent à boire d'un air sérieux, les yeux fixés au fond de leur tasse ».
- 11 Pour sortir l'enveloppe destinée à Pavlos, Xefteris vide le contenu de son sac de paysan sur la table, dévoilant ainsi ses maigres provisions : deux oignons, une sardine, cinq à six olives, un morceau de pain bis.
- 12 En dehors de l'espace privé des Rodanos, l'espace social où ils s'insèrent pour six mois est caractérisé par quelques données concernant la subsistance matérielle de la petite communauté insulaire. On apprend que le commerce local consiste en produits cultivés sur place, exportés par des caiques : oignons, pommes de terre, citrons, et en denrées importées : farines, blé, maïs, quelques rares marchandises manufacturées. En été, on apprécie la fraîcheur de l'île et ses excellentes figues. L'eau n'est pas abondante, elle est d'ailleurs distribuée aux différents ménages par un porteur, Thymios le bossu. Dans les parages, il n'est pas rare que l'on pratique la contrebande de sucre et de pétrole. Les villageois ne possèdent que de petites barques et vont à la pêche occasionnellement. En revanche, les pêcheurs à la senne (*γρυπαρίδες*), ceux qui ont trouvé l'enfant muet, viennent chaque année pour un ou deux mois sur l'île ; ils ne font pas de prises spectaculaires : quelques oques de menu fretin, une trentaine d'oblades, de petits dentés, des pageots. Ces *gryparidès* mangent, boivent, font leurs achats et vendent leur poisson,

dans un grand désordre bruyant et pas mal de saleté, sur une place autour de laquelle il y a des boutiques, des cafés ou des épiceries et des échoppes qui sont souvent les deux à la fois. Chez Chalastaras on peut déguster le traditionnel *youvetsi*, du bon vin, comme aussi du raki et des hors d'œuvre salés à la saveur âcre.

- 13 La place, lieu d'échanges sociaux en tout genre, n'est pas vraiment au goût d'Ersi : les odeurs de friture, de poulpe séché, des fourneaux qui s'allument tout autour l'incommodent. Les femmes du village la trouvent d'ailleurs un peu dédaigneuse et « étrangère » ; elles la croient allemande, rien que par son prénom qu'elles confondent avec Elsa ou Elsi, aux consonances germaniques ! Le maire de la bourgade croit même qu'elle ne parle ni ne comprend la langue grecque. Quelques villageoises trouvent aussi que la gestuelle des époux, déambulant enlacés en pleine rue et affichant leur tendresse, serait le signe d'une relation extra-conjugale.

La maîtresse de maison et l'hospitalité

- 14 Dans son rôle de maîtresse de maison – fût-ce rustique – Ersi est assistée par une servante, kyra Varvara, qui l'a élevée dans la maison paternelle : une femme simple d'âge moyen, grassouillette aux bras vigoureux, toujours un fichu sur la tête. Elle s'occupe des gros travaux de la maison et fait la cuisine, mais c'est Ersi qui décide des menus quotidiens, l'aidant parfois aux fourneaux. Il arrive que Pavlos aille seul faire les courses au village, rapportant surtout des fruits (« des nèfles couleur d'ambre ») et quelque poisson. Les poissons apparaissent souvent à la table des Rodanos comme plat principal, même si Ersi n'aime pas les voir encore vivants frétiller et agoniser sur le sable ; elle trouve injuste que les hommes éprouvent moins de pitié pour eux, du fait qu'ils sont muets, que pour les oiseaux capturés. Cela n'empêchera pas le narrateur de comparer des enfants jouant nus dans la mer et sur le rivage, lors d'une promenade du couple, à des poissons enfarinés prêts à être frits ! La vive compassion ressentie par l'héroïne pour des êtres vivants privés de parole servira par la suite de lien avec l'enfant muet.
- 15 Pavlos, de son propre aveu, n'est pas difficile en matière de nourriture : il trouve parfait tout ce qui sort des mains de son épouse. Ersi le gâte souvent en lui préparant des pâtisseries – le narrateur n'en dit pas plus – ou en lui apportant un verre de vin rouge, indiqué comme excellent fortifiant pour ceux qui, comme son mari, font un travail intellectuel ; on voit ainsi se profiler une Ersi « hygiéniste ». Cultivée, spirituelle, sensible, ennemie du luxe et du superflu, elle est pour lui une compagne amoureuse, une sœur et une amie.
- 16 La visite chez eux de Kalliadis, éphore des antiquités, protecteur et parent éloigné de Pavlos, sera un événement pour la petite société insulaire. Il est accueilli par le maire en personne, monsieur Klavdios, personnage indolent qui abuse comiquement de son autorité et cause avec tout le monde comme avec des amis ou des parents, offrant à l'auteur l'occasion de tracer un portrait haut en couleur des « autorités » de la province grecque. Arrivé en barque, il est empêché par son gros ventre de sortir sur le sable et on doit lui apporter une chaise sur laquelle il prend appui pour descendre ; la double chaîne d'or de sa montre se balance sur sa bedaine. Autant M. Kalliadis tombe tout de suite sous le charme d'Ersi, autant le maire reste totalement imperméable à la beauté et au raffinement de l'épouse de l'archéologue. Il trouve que le couple vit à la limite de l'indigence, Ersi étant vêtue moins bien que sa servante, presque en chemise de nuit et sans aucun bijou ; il est choqué qu'elle serve elle-même à ses invités les rafraîchissements

de bienvenue – de la limonade. Par la suite, il confiera à l'éphore ses impressions et, du même coup, son code de valeurs :

Je ne pourrais pas la qualifier de laide, mais elle est desséchée, décharnée à cause du manque de nourriture et des privations, sans doute. La femme, moi, je la veux bien en chair, bien nourrie – comme la mienne. Mais celle-là, si elle avait un mari riche pour qu'elle mange à sa faim et que les travaux ménagers ne l'accablent pas, qu'elle se revigore, qu'elle acquière des rondeurs, elle deviendrait une vraie femme.

(DROSSINIS, 2000, 123)

- 17 Tout prestigieux invité qu'il est, l'éphore Kalliadis partage le dîner sobre du couple. Il dévore avec appétit une aile de poule bouillie ; au dessert, les grandes nêfles ambrées mélangées aux mûres blanches trempées dans le vin muscat de l'île sont un délice pour les yeux autant que pour le palais. Mais ce sont les plaisirs de la conversation qui animent les trois convives dissertant longuement de littérature et d'archéologie, ce qui permettra à Ersi de prouver que sa condition féminine ne la condamne pas à lire seulement des livres de cuisine ou quelque roman sentimental. Bien qu'elle avoue : « Avec la raison je ne peux rien atteindre, c'est avec le cœur que j'y parviens », la qualité de ses lectures est impressionnante⁴, sa conversation vive, spirituelle, argumentée. Sa compréhension de l'art antique doit beaucoup à son mari ; avant de le connaître, les statues mutilées l'incommodaient, elle les voyait comme des morceaux d'animaux à l'étal des bouchers. Grâce à Pavlos, elle a su compléter leur image, les ressusciter, leur redonner leur forme initiale, ce que lui procure le sentiment de devenir l'assistante et la collaboratrice des grands sculpteurs de l'Antiquité, Phidias et Praxitèle.
- 18 C'est au cours du dîner avec Kalliadis que se forme le projet du couple d'explorer l'îlot inhabité de Sainte-Irène (ou d'Irène, της Ερηνιώσ/tis Erinios), situé à l'ouest de l'île, probablement identifiable avec la Ερινύων νήσος/Erinyon nissos (ou Ερημόνησος/Erimonissos, île déserte) citée dans un fragment de Strabon, avec l'espoir d'y trouver dans une grotte les statues des trois Érinyes, Alecto, Tisiphone et Mégère. Il n'y rien sur cet îlot ; les pêcheurs qui s'y aventurent parfois connaissent une grotte marine pleine de colombes sauvages, mais pour les gens du lieu il a mauvaise réputation, même les chèvres n'y survivent pas.
- 19 La première partie du livre se conclut avec une étrange découverte nocturne dans le four extérieur de la maison louée par les Rodanos, épisode symétrique à la découverte de l'enfant muet par les pêcheurs au premier chapitre. Ersi retirera du fond de son four, vague avatar du foyer antique des suppliants (εστία), le mystérieux enfant qui s'y est caché comme une bête traquée ; son instinct guidera sa main caressante qui fera émerger l'inconnu sourd-muet de l'obscurité vers la lumière, vers l'humanité ; quant au jeune garçon, « il a senti, il a connu en la personne d'Ersi la Mère, et il l'a suivie ».
- 20 Si on voit souvent Ersi parler de nourriture et parfois manger (ou plutôt picorer), on la voit rarement faire la cuisine ; son rapport avec la catégorie du cuit est plus que ténu et, de toute façon, son nom la relie plus à l'eau qu'au feu. La scène du four est celle d'un accouchement symbolique où, plutôt sage-femme que mère en réalité, elle est au service d'un idéal de culture plus que de nature, humanitaire plus qu'humain. Prenant sous son aile l'enfant abandonné, elle s'occupera de son éducation, faisant preuve d'ingéniosité et de talent pédagogique pour lui apprendre à lire et à écrire en s'inspirant de la méthode utilisée en Amérique pour les aveugles⁵. Sa méthode à elle consiste à montrer à l'enfant des objets, à coller dessus un morceau de papier avec leur nom et à guider ensuite son jeune élève pour qu'il recopie les lettres vues à même les choses. Il est intéressant de

noter qu'elle commence par le pain, l'eau, les divers fruits et les couverts de la table : fourchette, couteau, cuillère, assiette, verre, etc. Nourriture et codes de la table deviennent ainsi le b.a.-ba de l'entrée dans le monde de la culture, dans la société humaine.

- 21 Les difficultés d'Ersi et Pavlos pour concrétiser leur rêve d'aborder à « l'île des Érinées » seront aplanies grâce à la rencontre de deux frères, marins et pêcheurs, lors d'une excursion au monastère du Prophète-Élie au sommet de la montagne. Kyra Varvara et l'enfant muet participent aussi à cette expédition à dos de cheval et d'âne, sous la conduite de barba Xefteris. Comme tout ce monde passera la nuit là-haut, on emporte les vivres nécessaires : rôti froid, œufs durs, fromage local, pain, café, biscottes, et en guise de douceurs des loukoums « qui vont si bien avec l'eau fraîche du monastère », selon Pavlos. Les deux marins, Andricos et Nicolas, honorés de faire la connaissance de l'archéologue et de sa charmante épouse, les invitent à Kastraki où habite leur famille, leur promettant de les emmener aussi à l'îlot qui semble exercer sur eux un attrait magnétique. Andricos a un bon contact avec l'enfant muet, il lui offre des amandes fraîches de Kastraki ; plus tard, il apportera aux Rodanos un panier rempli de grandes figues vertes très sucrées, car au monastère il avait entendu Ersi – végétarienne avant l'heure ? – dire qu'elle pourrait vivre exclusivement de fruits et de légumes ; mais il ne manquera pas de lui envoyer aussi un grand poisson, un superbe pagre... sur le sort duquel on ne saura rien.
- 22 Toujours lors de l'excursion au monastère, un cerisier fait la joie d'Ersi :
- ... elle fléchit [la branche] et la porta tel un arc au-dessus d'elle, puis elle se mit sur la pointe des pieds, pencha en arrière sa tête couronnée de feuilles et, formant un anneau avec ses lèvres, elle serra la première cerise ! - Et la cerise, désirant elle aussi, eût-on dit, les lèvres qui l'embrassèrent, se détacha toute seule de la branche. Ainsi les yeux de Pavlos qui se trouvait un peu plus loin penché sur la terre, se tournant au cri d'Ersi, la virent avec le fruit du cerisier à la bouche, et il ne distinguait plus où s'arrêtaient les lèvres d'Ersi et où commençait la cerise...
- (DROSSINIS, 2000, 185-186)⁶
- 23 L'on ne voit pas très bien non plus où commencent et où s'arrêtent la pudeur et la sensualité chez Drossinis ; en tout cas, les fruits, rouges ou blancs, cerises ou mûres, ont la part belle dans les jeux amoureux de ce couple parfait.
- 24 Chez Andricos à Kastraki, on assiste au rituel de l'authentique hospitalité insulaire, préparé avec simplicité, générosité et amour par toute la famille. Tout commence bien, dans les règles de l'art de *l'ηθογραφία* encore en vogue, ce genre littéraire de l'étude de mœurs où Drossinis avait déjà excellé. Étant donné que pour les Grecs, bien recevoir ses invités signifie prendre soin de leur palais et de leur ventre, une première régalade (*κέρασμα*) consistera à honorer les fruits confits dans du sirop, citron et raisin, à prendre ensuite le café accompagné de biscuits secs et de sablés, à goûter aux beignets tout chauds, aux figues fraîchement cueillies et aux raisins noirs de la treille, en attendant les fruits de mer et le poisson pour le plat de résistance... « Quiconque a goûté à cette hospitalité de notre peuple connaît bien son seul défaut : elle finit parfois par devenir dangereuse pour l'estomac ».
- 25 C'est au cours de ce beau tableau que la nouvelle de la mobilisation générale parvient aux protagonistes : la première guerre balkanique était sur le point d'éclater. Passé le choc de cette annonce, Pavlos et Ersi relèvent la tête, transfigurés ; leur parfaite communion spirituelle, déjà maintes fois soulignée tout au long du roman, sera renforcée désormais

par un autre lien, plus puissant : la foi en la Grande Idée et l'avenir radieux de la patrie. À noter que tous deux, devenus citoyens d'Athènes après leur mariage, sont originaires de régions de l'hellénisme non rattachées à la Grèce : Ersi de Constantinople et Pavlos de l'Épire.

- 26 Drossinis, achevant son *Ersi* en février-avril 1922 – par une cruelle ironie du sort, quelques mois à peine avant la « Catastrophe » – fier de l'issue victorieuse des guerres balkaniques, n'hésite pas à nimber des lumières de la prophétie l'exaltation patriotique de ses personnages ; Pavlos, reniant presque sa passion pour l'Antiquité, s'écriera :

C'en est assez des rêveries des temps passés, des marbres des temples antiques
gisant à terre, des vases brisés des tombeaux – à présent nous allons vers le grand
rêve de la Vie, de la Résurrection !

(DROSSINIS, 2000, 296)

- 27 Obéissant à une voix jaillie des tréfonds de son être, le savant archéologue parlera désormais en citoyen-combattant, faisant preuve soudain d'une virilité neuve qui subjuguera Ersi en même temps qu'elle lui dictera une nouvelle identité de femme mûre et d'épouse digne de son conjoint.

Que reste-t-il d'*Ersi* chez Pentzikis ?

- 28 Le pari de Drossinis, proposer un modèle de la femme grecque des temps modernes, semblait jusqu'alors gagné. Tout au long du roman, Ersi déploie des trésors d'ingéniosité, se nourrit de poésie et abreuve ses proches de paroles douces et malicieuses, prodigue à son monde des gestes tendres, cherche un délicat équilibre entre tradition et modernité. Ersi la grâce personnifiée, la jeune femme imaginative, sensuelle, curieuse de tout, généreuse, endosse toutes sortes d'habits : féministe, hygiéniste, pédagogue, quasi détective (c'est elle qui conçoit les hypothèses les plus probables au sujet de l'île déserte, des statues et du mystère de l'enfant muet) ; avec son intelligence du cœur, elle sait apprécier autant la vie à la campagne que la vie en ville. C'est seulement le vieux modèle, la figure mythique de la femme mère nourricière, qui est loin de ses centres d'intérêt. Bien sûr, « tout ce qui vit se nourrit », selon la célèbre formule de Brillat-Savarin, et Ersi est bien vivante – mais même les fruits qu'elle affectionne particulièrement sont, plutôt que des aliments consommés, une occasion de jeux amoureux ou de communion avec la nature. C'est en fin de récit que la femme nouvelle qu'elle incarne jusque-là de manière certes légère, naïve et idyllique, sera absorbée par la femme d'une nouvelle ère grecque, littéralement aspirée par un idéal national qui, selon l'auteur, la transcende et la légitime pleinement.
- 29 Mais chez Pentzikis, que reste-il de cette Ersi drossinienne ? Sans oser s'aventurer dans les dédales de l'imposant texte⁷ qui, malgré l'embarras d'un lecteur averti et exigeant comme l'était Séfiris⁸, nous valut sous sa plume un essai critique original et retentissant, ni dérouler le fil d'Ariane d'une intrigue classique inexistante⁹, quel éclairage peut-on espérer, toutefois, sur la figure d'une héroïne en constante métamorphose, si on suit les occurrences de l'alimentaire-nutritionnel-digestif et du comportemental (manières de table) dans *le Roman de Madame Ersi* ?
- 30 L'épigraphe pourrait dissuader d'entreprendre la recherche : « Prenez soin de mon corps/ Ensevelissez mon corps (Κηδεύσατέ μου το σώμα) ». C'est un extrait du *mégalyrnarion* à la Vierge chanté à l'église pendant le jeûne de la Dormition (15 août). Le *Roman*, qui thématise l'amour passionné/pathétique et le mariage au moyen d'une écriture

amplifiante fondée sur l'association d'idées, de sentiments et d'émotions, privilégiant l'élément visuel (Pentzikis était aussi peintre), est un livre d'incessantes métamorphoses qui n'accorde que peu de place aux nourritures terrestres. Le monde matériel, cependant, amoureux observé dans ses moindres détails, est systématiquement ballotté de métaphore en métonymie et savoureusement détourné vers l'allégorie : « (...) j'achetai des aubergines et les offris comme un bouquet de fleurs à Madame Ersi. Qu'en fit-elle ? Les cuisina-t-elle ou bien, ressentant mon enthousiasme, en décora-t-elle la maison ».

- 31 Évidemment, la voix narrative affirmant qu'« en substance, nous vivons nourris de la chair et du sang du Christ », le discours est tout autre que chez Drossinis. Chez Pentzikis, la quête du bonheur prend comme fil d'Ariane l'idyllique figure d'Ersi pour recomposer les fragments de l'existence d'une conscience malheureuse, qui résonne dans un espace-temps liturgique transcendant la connaissance sensible :

J'attendrai. Je suis sûr qu'un jour le raccordement se fera. Je serai raccordé à tous. Je serai en communication même avec l'aiguille et le fil qui sont entre les doigts de Madame Ersi. De cette façon, elle aussi sera légitimée pour la manière avec laquelle elle me voit. Je suis un homme qui avance en ramassant ses morceaux, derrière les miroirs enchantés du labyrinthe. « Madame Ersi, Madame Ersi, ne t'en va pas, attends ».

(PENTZIKIS, 2005, 338)

BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDRAKI Vasso [Αλεξανδράκη Βάσω], 2013, *Το παιχνίδι της επιθυμίας και της γραφής στο « Μυθιστόρημα της κυρίας Έρσης » του Ν. Γ. Πεντζίκη* [Le jeu du désir et de l'écriture dans *le Roman de Madame Ersi* de N. G. Pentzikis], Athènes : Armos.

DROSSINIS Georges [Δροσίνης Γεώργιος], 2000, *Έρση* [Ersi], Athènes : Indictos.

MOULLAS Panayotis [Μουλλάς Παναγιώτης], 1992, « Ο παλίμψηστος κώδικας του Ν. Γ. Πεντζίκη » [« Le code palimpseste de N. G. Pentzikis »], *Παλίμψηστα και μή: Κριτικά δοκίμια* [Palimpsestes ou pas. Essais critiques], Athènes : Stigmi, p. 166-199.

PENTZIKIS Nikos Gavriil [Πεντζίκης Νίκος Γαβριήλ], 2005, *Το μυθιστόρημα της κυρίας Έρσης* [Le roman de Madame Ersi], Athènes : Agra.

PENTZIKIS Nikos Gavriil [Πεντζίκης Νίκος Γαβριήλ], 1983, « Μία συνομιλία του Ν. Γ. Πεντζίκη με τον Αντώνη Φωστιέρη και τον Θανάση Νιάρχο » [« Un entretien de N. G. Pentzikis avec Andonis Fostieris et Thanassis Niarchos »], *Η Λέξη* [I Lexi], n° 22, Athènes, p. 135-137.

THANIEL George, 1983, *Homage to Byzantion. The Life and Work of Nikos Gabriel Pentzikis*, Minneapolis, Minnesota: Nostos.

TRELOS Ignatis (Séféris Georges) [Τρελός Ιγνάτης (Σεφέρης Γιώργος)], 1973, *Οι ώρες της « κυρίας Έρσης »* [Les heures de « Madame Ersi »], Athènes : Ermis.

VOYATZAKI Évi [Βογιατζάκη Εύη], 2004, *Νίκος Γαβριήλ Πεντζίκης. Ο άνθρωπος και τα σύμβολα* [Nikos Gavriil Pentzikis. L'homme et les symboles], Athènes : Savvalas.

YOURIS Ilias [Γιούρης Ηλίας], 2000, *Η ποιητική του Ν. Γ. Πεντζίκη* [La poésie de N. G. Pentzikis], Athènes : Néféli.

NOTES

1. Paru chez Sidéris, quelques mois à peine avant l'issue désastreuse du conflit gréco-turc en Asie Mineure, désignée comme « la Catastrophe de 1922 ». Je cite d'après la réédition du roman chez Indictos, Athènes, 2000.

2. Originaire de Missolonghi, comme Palamas, Drossinis mourut le 3 janvier 1951 dans sa belle résidence de Kifissia (où, par ailleurs, *Ersi* fut très probablement écrite). De sa riche biographie, retenons ici qu'après avoir fait des études de droit à Athènes, il étudia la philosophie à Leipzig, Dresde et Berlin entre 1885 et 1888, ainsi que les beaux-arts et les littératures étrangères. Directeur de la revue *Estia* de 1889 à 1897, il fonda avec Dimitrios Vikélas en 1899 la Société pour la diffusion de livres utiles [Σύλλογος προς διάδοσιν ωφελίμων βιβλίων] et dirigea dès 1922 le *Calendrier de la Grande Grèce* [Ημερολόγιον της Μεγάλης Ελλάδος], publié jusqu'en 1936 ; il fut membre de l'Académie d'Athènes dès sa fondation en 1926. Le site <www.drossinismuseum.gr> offre moult informations sur la vie et l'œuvre de l'auteur.

3. Une première version, fragmentaire, du roman avait été publiée en 1952 dans la revue de Thessalonique *Formes* [Μορφές] ; la version définitive vit le jour en 1966, aux éditions de la revue *Tachydromos* [Ταχυδρόμος] dirigée par Léna Savvidis, à Athènes. Toutes les citations se réfèrent à l'édition : N. G. Pentzikis, *le Roman de Madame Ersi*, Athènes, Agra, 2005⁴. C'est moi qui traduis tous les textes grecs en français.

4. Shelley, Renan, Marc Aurèle et Sophocle font partie de la petite bibliothèque qu'elle a transportée d'Athènes sur l'île.

5. Drossinis lui-même s'intéressait beaucoup à ce genre de méthodes et avait contribué très activement à la construction de la Maison des aveugles en Grèce, en mai 1906. Voir à ce propos le site <www.drossinismuseum.gr/.../οίκος-τυφλών-αμπέτειο-ίδρυμα>.

6. Plus tard, Pavlos fera frissonner Ersi en posant par surprise un collier de cerises autour de sa gorge : un ruban rouge avec de belles grandes cerises toutes rouges, par grappes de deux ou trois.

7. Dans l'édition utilisée ici, il couvre 365 pages. La déclaration suivante, lors d'une interview parue dans la revue *I Lexi* (1983), est très caractéristique de l'esprit de PENTZIKIS : « Il a été prouvé scientifiquement que nous voyons chaque nuit en moyenne 483 images de rêves. C'est pourquoi j'ai fait en sorte que *le Roman de Madame Ersi*, qui suit la succession des associations oniriques, ait 483 pages ».

8. Il s'agit du texte *les Heures de « Madame Ersi »* [Οι ώρες της «κυρίας Έρσης»], d'abord publié sous le pseudonyme Ιγνάτης Τρελός (Ignace le Fou) dans la revue *Tachydromos* le 15 avril 1967, puis aux éditions Ermis. Le (docte) embarras du critique est perceptible aussi chez Panayotis MOULLAS, dans son essai de 1988 « Le code palimpseste de N. G. Pentzikis » (voir maintenant : P. MOULLAS, 1992).

9. Malgré tout, on en trouve une bonne présentation dans l'ouvrage de George THANIEL (1983, 54-58), qui comporte aussi un commentaire sur le texte de Georges SÉFÉRIS (58-61). Absence d'intrigue ne signifie bien sûr pas absence de structure. Voir, en ce sens, l'étude

d'Évi VOYATZAKI (2004, 112-147 notamment). Le livre entier de Vasso ALEXANDRAKI (2013) étudie en détail les caractéristiques de l'écriture de Pentzikis dans ce texte. Très intéressante aussi, l'étude d'Ilias YOURIS (2000, surtout le chapitre 8, 144-157).

RÉSUMÉS

Entre la ravissante héroïne éthérée de Georges Drossinis et l'énigmatique et protéiforme *Madame Ersi* de Nikos Gavriil Pentzikis, il n'y a pas seulement une génération et trois décennies d'histoire qui séparent les symboles, les auteurs et les œuvres, mais toute une vision du monde et du dire de ce monde dans le texte littéraire qui s'entrechoquent, tout en se répondant.

Examinés du point de vue de la référence à la nourriture, réelle ou symbolique, les rapports entre les deux romans permettent de mettre en évidence des structures latentes invitant à une nouvelle lecture des œuvres ainsi que du sens à attribuer aux deux démarches d'écriture.

Between the delightful, ethereal heroine of Drossini's novel and the enigmatic *Madam Ersi* of Pentzikis's, there is not only one generation and three decades of history separating the symbols, the authors and the works, but also a whole different world outlook and its narratives in the literary text which clash and interact continually.

Looked at from the food reference point of view, real or symbolic, the relationship between the two novels allow for a better visibility of their latent structures which invite the reader to a new acquaintance with the works as well as with their respective creative process.

Μεταξύ της αιθέριας ηρωίδας του Γ. Δροσίνη και της αιγιματικής και πρωτεϊκής κυρίας Έρσης του Ν. Γ. Πεντζίκη, δεν είναι μόνο μια γενιά και τρεις δεκαετίες ιστορίας που χωρίζουν τους συγγραφείς, τα έργα και τα σύμβολα, αλλά το σύνολο μιας θέασης του κόσμου και του λόγου ο οποίος τον αναπαριστά μέσα στο λογοτεχνικό κείμενο που συγκρούονται και ταυτόχρονα βρίσκονται σε συνεχή διάλογο.

Εξετάζοντας τις σχέσεις ανάμεσα στα δύο μυθιστορήματα υπο το πρίσμα της αναφοράς στην τροφή, τόσο υλική όσο και συμβολική, εμφανίζονται λανθάνουσες δομές του κειμένου που μας καλούν σε νέα ανάγνωση των δύο έργων και μια εκ νέου σηματοδότηση των δύο τρόπων γραφής.

INDEX

Index géographique : Grèce

motsclestr Drossinis Georgios (1859-1951), Pentzikis Nikos Gavriil (1908-1993), Mutluluk, Aşk, Evlilik, Feminizm, Ulusal kimlik, Gelenek-modernlik, Yunanistan, Yirminci yüzyıl, Edebiyat

Keywords : Drossinis Georgios (1859-1951), Pentzikis Nikos Gavriil (1908-1993), Happiness, Sentiment, Wedding, Feminism, National Identity, Tradition-Modernity, Greece, Twentieth Century, Literature

motsclesmk ДРОССИНИС ГЕОРГИОС (1859-1951), ПЕНТЗИКИС НИКОС (1908-1993), СРЕКА, ЛУБОВ, БРАК, ФЕМИНИЗМОТ, НАЦИОНАЛЕН ИДЕНТИТЕТ, ТРАДИЦИЈАТА- МОДЕРНОСТА, ГРЦИЈА, ДВАЕСЕТТИОТ ВЕК, ЛИТЕРАТУРА

glossaire Drossinis Georgios (1859-1951), Pentzikis Nikos Gavriil (1908-1993), bonheur, amour, mariage, féminisme, identité nationale, tradition-modernité

Mots-clés : Drossinis Georgios (1859-1951), Pentzikis Nikos Gavriil (1908-1993), bonheur, amour, mariage, féminisme, identité nationale, tradition-modernité

motsclesel Δροσίνης Γεώργιος (1859-1951), Πεντζίκης Νίκος Γαβριήλ (1908-1993), Ευτυχία, Έρωτας, Γάμος, Φεμινισμός, Ηθογραφία, Εθνική ταυτότητα, Παράδοση- Νεωτερισμός, Ελλάδα, Εικοστός αιώνας, Λογοτεχνία

Thèmes : littérature

Index chronologique : vingtième siècle

AUTEUR

ANASTASIA DANAÉ LAZARIDIS

Université de Genève